
Corrie Scott, *De Groulx à Laferrière. Un parcours de la race dans la littérature québécoise*

Jean-François Plamondon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/995>

DOI : 10.4000/studifrancesi.995

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015

Pagination : 425-426

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-François Plamondon, « Corrie Scott, *De Groulx à Laferrière. Un parcours de la race dans la littérature québécoise* », *Studi Francesi* [En ligne], 176 (LIX | II) | 2015, mis en ligne le 01 août 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/995> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.995>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Corrie Scott, *De Groulx à Laferrière. Un parcours de la race dans la littérature québécoise*

Jean-François Plamondon

RÉFÉRENCE

CORRIE SCOTT, *De Groulx à Laferrière. Un parcours de la race dans la littérature québécoise*, Montréal, XYZ, 2014, pp. 245.

- 1 Enseignante à l'Université d'Ottawa, Corrie Scott touche un sujet délicat, celui de la race et de son traitement dans la littérature québécoise. Sujet délicat puisque si on comprend aisément que tout discours racialise les composantes d'une société, on accepte plus difficilement que le discours racial transgresse vers un discours raciste. À l'heure des sociétés interculturelles et multiculturelles, le discours de la race revient hanter l'imaginaire des discours sociaux, il est peut-être maintenant temps d'affronter ces productions discursives qui construisent l'autre, cet alter qui de toute façon aura toujours tort.
- 2 Entre Groulx et Laferrière, il y a déjà deux civilisations qui ne s'évaluent pas de la même manière. L'époque intégriste de Lionel Groulx et celle libérée de Dany Laferrière ont en effet peu en commun, et comme Scott remonte encore plus loin que ce que son titre annonce, le traitement du sujet devient de plus en plus périlleux puisque le concept de «race» a évolué au fil des époques. Scott propose ainsi un premier chapitre qui ne touche pas, à proprement parler, la littérature québécoise puisqu'elle étudie d'abord le rapport de Lord Durham, observateur britannique dépêché au Québec par Sa Majesté la reine Victoria après les rébellions des Patriotes (1837-1838). Les recommandations de son bon Lord déposées à Londres étaient simples: pour éviter toute forme de conflit ultérieur, il fallait assimiler les Québécois aux Anglais. C'est en réaction à ce cinglant document britannique qu'est véritablement née la littérature québécoise. Et Scott est

consciente que remonter aussi loin en amont, c'est poser la race dans toute l'histoire littéraire québécoise: «Faire un lien entre le rapport de Lord Durham et le roman de Laferrière, c'est attester du fait que, de manière explicite ou implicite, la question de la race marque tant les débuts que l'actualité de la littérature au Québec, même si on ne lui accorde que rarement une importance analytique». (p. 13) Un fil rouge est ainsi tendu dans le parcours historique de la littérature québécoise, la race devient un vecteur producteur de discours social et littéraire. Pourquoi pas? Et d'ailleurs la recherche semble tout à fait stimulante, puisque force est de constater que si Durham construit le Français d'Amérique selon une catégorie raciale d'inférieur, le Nègre de Dany Laferrière risque de faire progresser la réflexion. Aussi sommes-nous prêt à suivre l'auteure de l'essai, dont l'approche méthodologique sera des plus intéressantes et novatrices, en ce qu'elle aura «recours aux théories postcoloniales, aux théories critiques de la race (critical race theory), ainsi qu'aux théories féministes et *queer*, car les rapports de pouvoir sont profondément imbriqués» (p. 16).

- 3 Le premier chapitre analyse donc le tristement célèbre rapport Durham qui, faute d'appartenir à la littérature québécoise, appartient à l'histoire du Canada et du Québec. De cette étude se dégage une intéressante constatation que si de nos jours la couleur de peau radicalise souvent le discours racial, ce ne fut pas toujours le cas, ce qui fait dire à Scott que «la race n'est pas biologique mais sert à naturaliser une situation, un attribut ou une différence jugée importante à un moment donné» (p. 57). C'est ensuite à *L'appel de la race* de Lionel Groulx que s'attaque Madame Scott, roman porteur d'une idéologie tout à fait raciale comme son titre l'indique. L'analyse est intéressante, l'auteure glisse d'ailleurs des remarques pertinentes du type «admettons que le statut précaire des privilèges accordés aux Canadiens français est sûrement une source d'anxiété qui sous-tend la pensée de Groulx» (p. 78). En revanche, elle nous semble peu convaincante quand elle fait une lecture raciale de la réplique du père Lantagnac à son fils: «rien n'est plus blanc que la nappe des habitants». (p. 80) Certes le discours produit ici du «blanc» et il sera toujours possible de trouver chez Groulx des propos racistes, même si l'usage groulxien du mot «race» était lié à la culture et non au sang, mais de là à lire du racisme quand on vante la blancheur de la nappe d'un habitant, il y a, nous semble-t-il un pas à ne pas franchir. Dans les propos de l'époque, la nappe du paysan s'opposait certainement plus à celle des citadins et les répliques des personnages de Groulx ne cherchaient certainement pas à construire une «rhétorique de la suprématie blanche» (p. 81). Le troisième chapitre traite de l'Amérindien, personnage étudié surtout à partir du roman *Ashini* d'Yves Thériault. Si Scott a raison d'insister dans son étude sur le fait que Thériault utilise la figure de l'autre pour parler d'ego, et que l'Indien d'Amérique apparaît dans la littérature québécoise comme figure emblématique du métissage, il est un peu étonnant de lire ce commentaire un peu tendancieux de Madame Scott: «Il va sans dire qu'il serait hautement controversé d'attribuer aux Québécois un avenir qui ne dépend que du métissage, puisque cette notion côtoie de trop près les idées assimilatrices du Rapport Durham. Une idée semblable serait perçue comme entraînant la fin de la culture québécoise et ainsi une perte irréparable de l'identité. Métisser la population québécoise semble aller à l'encontre de sa survivance» (p. 109). Les Canadiens français et les Indiens d'Amérique, faut-il le rappeler à Corrie Scott, ont tenté le métissage au Manitoba et Louis Riel en a fait les frais. Le français et le michif qui étaient leurs langues ne sont plus du domaine de la survivance, elles ont cédé leur droit à l'assimilation à la langue anglaise. Le quatrième chapitre approfondit deux textes majeurs de la Révolution tranquille *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières et

le poème affiche «Speak White» de Michèle Lalonde. Encore une fois, nous sommes obligé de nous porter en faux par rapport aux conclusions que tire le professeur d'Ottawa. Après avoir disqualifié le discours «décolonisateur» du Québec, Scott par une habile manipulation rhétorique démontre que dans «un renversement quelque peu étrange, le 'Nègre blanc' favorise une prise de conscience de la blancheur des Québécois comme base sur laquelle repose leur revendication de l'égalité économique. Autrement dit, même si Vallières se dit 'Nègre blanc' et malgré ses discours antiracistes, nous savons que le message sous-jacent est le suivant: je ne devrais pas être traité de Nègre puisque, après tout, je suis un homme blanc» (pp. 129-130). Le texte de Vallières est évidemment une action politique qui ne vise pas à montrer la supériorité de la race blanche, mais bien à annihiler l'esclavage dans le monde impérialiste étasunien. Les tout premiers mots d'ailleurs placent le Nègre dans une catégorie sociale qui n'a rien à voir avec la peau mais avec la condition sociale: «Être un 'nègre' ce n'est pas être un homme en Amérique, mais être l'esclave de quelqu'un» et à la fin du deuxième chapitre, Vallières revient sur la solidarité des esclaves «Ces nègres qui n'ont pas tous la peau de la même couleur, qui ne parlent pas tous la même langue, qui croient en des prophètes différents, qui habitent des ghettos étrangers les uns aux autres», ces nègres de Vallières appartiennent tous à la même condition d'opprimé et que le nègre soit blanc, noir ou jaune; qu'il soit catholique, protestant, juif ou musulman, cela ne change rien à sa condition de nègre, d'exploité ou de subalterne, pour reprendre les mots de Gayatri Spivak. Oui, Vallières utilise une catégorie raciale pour parler de la condition des Québécois, mais c'est en solidarité avec la lutte des Noirs qu'il se fait lui-même nègre. À l'époque de Dreyfus, il se serait fait catholique juif d'Amérique, aurions-nous pu imaginer que c'était là pour illustrer la suprématie des Juifs sur les catholiques? Ce désaccord avec le professeur d'Ottawa ne doit pas porter à croire que son essai est dépourvu de sens. Au contraire, le sujet est original et il ouvre, croyons-nous, un espace de discussion qui saura sans aucun doute être fort riche d'apprentissage. D'ailleurs, le chapitre sur Laferrière est des plus stimulants. Mais Scott nous semble parfois un peu trop collée à son sujet et ce manque de distance provoque chez elle des formules abusives et provocantes du type: «la littérature de souche, un véritable fétiche québécois, est maintenant un fossile» (p. 175). Le racisme est un tabou dans toutes les sociétés que nous avons visitées dans notre modeste vie. Corrie Scott n'ignore pas que la race est un sujet potentiellement explosif et qu'il faut le traiter avec pondération et tact. À quelle cause peut donc servir, le bonheur de voir la littérature souche du Québec disparaître?